Françoise Giroud câble des U. S.: J'ai vu Schuman et Barrault se partager la vedette à New-York

MM. Robert Schuman et Jean-Louis Barrault viennent de présenter à New-York des spectacles dont les Français peuvent se sentir pleinement satisfaits.

Robert Schuman n'a donné qu'une représentation sur la scène de ce théâtre permanent que l'on appelle l'O.N.U. Dans un sketch conçu et interprété par lui-même, le ministre des Affaires étrangères a fait grande impression.

Jean-Louis Barrault a débuté, avec sa troupe, dans **Les Fausses Confidences**. Le titre eût aussi bien convenu à M. Schuman. L'un et l'autre ont reçu de la presse et du public un accueil chaleureux.

M. Schuman a joué dans l'après-midi. On savait qu'il était à New-York depuis deux jours, tout modeste, tout tranquille, installé dans un hôtel sans faste, déjeunant n'importe où. A ses moments de loisir il lisait, dans sa chambre, en anglais, un gros livre intitulé *Moral principles of Democracy*.

Dans la salle majestueuse du nouveau Palais des Nations-Unies, il y avait pour l'entendre le public des grands jours. Au premier rang, assis l'un à côté de l'autre grâce aux hasards de l'ordre alphabétique, MM. Dean Acheson (United States), Eden (United Kingdom) et Vichynski (U.R.S.S.).

Le premier était rouge, le deuxième était jaune, le troisième était gris. La moquette étant verte et les fauteuils bleus, l'ensemble gardait quelque gaîté. Présents, les délégués de toutes les nations représentées à l'O.N.U. ; présentes, les trois cents personnes qui ont des relations et qui s'y étaient prises d'avance pour obtenir une place ce jour-là ; et la presse au grand complet.

La vedette attendue étant M. Schuman, le premier numéro, présenté par M. Van Zeeland, fut accueilli comme dans les music-halls où l'on continue à circuler, à bavarder, à lire son journal pendant que sur la scène un jongleur s'évertue.

Enfin, le président donna la parole à M. Robert Schuman. Petits remous, applaudissements, les têtes se levèrent. M. Schuman aussi et, quittant la place qui portait un petit écriteau « France », il trottina tranquillement jusque sur l'estrade ; ouvrit un dossier bleu, et commença à parler. Ce qu'il a dit, je suppose que vous le savez déjà. D'ailleurs, c'est très simple : il a dit pendant une heure et demie, sous les formes les plus diverses, les plus élégantes et les plus courtoisement fermes, quelque chose qui signifiait : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Et la Tunisie justement, ça ne vous regarde pas. »

Après quoi, il retourna à sa place, sous les applaudissements. Alors un petit monsieur bondit sur l'estrade, réclama vivement la parole au nom de l'Irak, pour répondre tout de suite au ministre français. M. Schuman eut vers lui un de ces regards candides et bleus. Le président renvoya vigoureusement l'Irak à son fauteuil, et pendant que les autres orateurs inscrits attaquaient leur discours, la salle se vida. Ce qui n'est pas poli. Il y a même peu de manifestations aussi insultantes pour une nation que de la laisser ainsi parler aux fauteuils, aussi jolis soient-ils. C'est pourtant ainsi que l'on se conduit, au sein de cette organisation destinée à entretenir les bonnes relations mais qui n'entretient pour le moment que des fonctionnaires.

Quand un discours important a été prononcé, il convient de faire aussitôt « les couloirs ». Cette opération, à laquelle un grand nombre de gens consacrent une grande part de leur temps, consiste à arpenter les étincelants rubans de métal, de lumière et de glace qui sillonnent le palais de la Paix aux camélias. Si jeune la pauvre petite, si belle et si malade...

Sur ces rubans, on s'arrête et on s'interpelle :

— Dites-moi Untel... Alors ? qu'est-ce que vous pensez ?

— Heu... dit l'autre...

— Ah ! évidemment, dit le premier...

— Tout de même... dit le troisième

— D'accord ! dit l'autre.

— Ah ! vous trouvez vraiment !... dit le premier.

Après quoi, ces messieurs mystérieux s'éguillent et s'en vont chacun chuchotant et répendant avec autorité des « Croyez-moi, mon cher, je suis bien informé ; l'impression est désastreuse ». Ou excellente. Ou... Mais quelle importance, sinon celle que s'accordent les « bien informés » ?

M. Schuman et les photographes

Un peu plus tard, M. Schuman présidait dans une petite pièce du palais une conférence de presse. Autre genre de comédie. Il a des photographes jusque sous le menton, il est cerné, traqué. Il a le pouvoir de prendre des décisions, de signer des pactes qui engagent l'avenir de son pays, l'avenir du monde, mais il ne peut pas dire à ces objectifs impertinents qui saisissent ses doigts au moment où il se chatouille le nez, qui longent sa cravate rayée, qui font éclater des lampes sur son crâne : « F... moi la paix ! »

Et pendant ce temps des journalistes lui posent des questions inutiles puisqu'il se garde bien d'y répondre, sinon par de spirituelles pirouettes. Ce qu'il avait à dire, il l'a dit. Ce qu'il ne veut pas dire, il ne le dira pas. Il torture sa moustache, il plisse son front, et le déplisse, il agite sa main droite, une main surprenante, blanche, souple, au pouce profondément courbé vers l'extérieur comme on en accorde aux paniers percés. Il en a tout à fait assez. M. Schuman, qui puis il sait bien que les trois ou quatre articles qui comptent sont déjà en train de s'écrire. Et il ne sait pas encore que ces articles sont résolument favorables à la France.

Mais il ne se plaint pas, sinon avec ses yeux ; il est en représentation. Encore quelques minutes et il sera en vacances, en vacances à New-York. Youpee !

Je l'ai rencontré deux jours après en smoking, tout souriant, tout détendu, au théâtre.

— Vous êtes content, monsieur le Président ?

— Oui... Ce soir, ce sont les autres qui font le spectacle...

Les autres, c'étaient Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud et leur compagnie, malades de trac. Chacun son tour.

Ce qu'ils ont à dire tire moins à conséquence que le discours de M. Schuman, mais ce n'est pas commode non plus. Du Marivaux. Du Marivaux à New-York, devant une salle parée, empanachée, mais qui dans son ensemble ne comprend pas le français le plus courant...

Nous sommes quelques-uns à trembler. Dont M. Schuman, dont Christian Dior, dont Marlène Dietrich. C'est tout à coup très important ce qui va se passer dans cette salle, entre le drapeau français et le drapeau américain qui encadrent la scène. Un ami américain me demande :

— Quel est le prénom de l'auteur ?

Le prénom de Marivaux... Je n'en sais rien. Il est choqué.

— Je croyais, me dit-il, que c'était un homme connu en France...

Je l'étranglerais volontiers. Lui donner du Marivaux. ô ! folie... Pourquoi les Barrault se sont-ils embarqués dans cette galère ?

Le rideau se lève, les spectateurs aussi pour écouter les deux hymnes nationaux. Barrault fait un petit speech en anglais, « Les Fausses Confidences » commencent... Et, miracle, ça marche... Ils rient. Je ne sais pas ce qu'ils comprennent, mais ils rient... A la fin de la soirée, il y aura neuf rappels.

M. Schuman, qui n'a jamais vu ce spectacle à Paris, est à la fois fier et enthousiasmé. Le critique du « New York Times » me dit : « A tous les points de vue, le troupe française est plus que bienvenue à New York... » et le lendemain matin, il l'écrit. Celui du « New York Herald Tribune » ajoute : « Tous ceux qui aiment le théâtre se doivent d'aller voir la French Company, même s'ils ne comprennent pas le français ».

Une heure plus tard, dans l'une des salles de bal du Waldorf Astoria où se donne une fête en leur honneur, Madeleine Renaud et J.-L. Barrault ont l'air de deux grands malades qui viennent d'entrer en convalescence. Elle a passé la matinée dans un institut de beauté ; il y a deux jours qu'elle n'a pas mangé. Lui ressemble de plus en plus à Bonaparte après Arcole. Quand Madeleine, en robe de satin vert d'eau, et Mme Henri Bonnet, ambassadrice de France, en robe de moire tabac, vont s'asseoir à la table où M. Schuman attend patiemment en grignotant du homard, les femmes présentes font : « Ah... » et Christian Dior crugit. C'est à lui aussi que les spectatrices rendent hommage sans le savoir, parce qu'avec les deux Françaises, habillées par lui, c'est l'Elégance qui vient d'entrer dans cette salle ruisselante de visons blancs et de diamants.

On a l'impression que les Américains présents considèrent la France comme une petite sœur aimée, fragile et capricieuse... Ils ont organisé un gala pour ramasser des fonds destinés au French Institute... Ils ont préparé une exposition de 14 toiles et 36 dessins l'Ingres, dont le bénéfice doit venir en aide au musée de Montauban ; quand la petite sœur boude, ils sont surpris et tristes.

On regrette d'autant plus que dans le discours de présentation du Cinérama — le nouveau procédé de cinéma en relief — le speaker qui fait longuement l'historique du cinéma oublie complètement qu'un certain M. Lumière... Il n'est même pas cité.

On regrette aussi que les films français nombreux, projetés à New-York, aient fait d'être choisis exprès parmi les plus médiocres alors que le cinéma italien fait un effort de propagande formidable avec des délégations excellentes. La « semaine italienne » du cinéma a coûté trente millions, mais ses promoteurs considèrent que 25 à 30 films italiens vont prendre d'assaut les salles de New-York. Françoise Giroud attend patiemment que sa voiture soit lavée.

Dans un parc à autos de New-York, Françoise Giroud attend patiemment que sa voiture soit lavée.

Bens seront projetés l'an prochain et atteindront ensemble une recette de 8 milliards.

Le « New York Times Magazine » a publié, la semaine dernière, un grand reportage de son correspondant en France qui porte le titre suivant : « Les Français ont des idées brillantes à propos de chaque problème, mais ils oublient souvent d'agir. »

Dans les couloirs du Palais des Nations Unies, j'ai rencontré un ami français, soucieux.

— Tiens, s'est-il écrié, vous êtes là ?... Alors ? Quel pays impossible, hein, quels gens insupportables !

— Quoi ?... Il y a du nouveau à propos de la Tunisie ? Pourtant le président Schuman est parti et le débat ne...

— La Tunisie ? Je ne sais pas m'a-t-il répondu. Mais je cherche depuis deux jours des saucisses plates pour mettre dans les lentilles. Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, c'est introuvable !...

Faut-il le plaindre ? Ou le renvoyer chez lui où il pourra manger de l'Amérique et des saucisses plates à tous les repas ?

Les Goncourt vont peut-être couronner une histoire de France

revue et corrigée par ANTOINE BLONDIN

IL ne faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages », a écrit Antoine Blondin en exergue à son livre (1) qui est actuellement un des grands favoris du prix Goncourt. C'est pourtant d'une confusion analogue que risquent d'être victimes ce roman et cet auteur si attachants. « Les Enfants du Bon Dieu » sont un livre plein de pièges et de portes dérobées. C'est le type même du roman secret qui plaira à tout le monde, mais dont les qualités les plus profondes risquent de n'être aperçues que par quelques-uns.

En apparence, il ne s'agit que d'une sorte de conte de Voltaire, brillant et divertissant. Il n'y manque même pas une princesse allemande, qui s'appelle Albertina d'Arunsberg, ce qui vaut bien Cunégonde de Thunder-Tentronckh. Albertina est intervenue dans la vie du narrateur, Sébastien Perrin, à la faveur du S.T.O. Le héros de cette histoire avait été, pendant la guerre, valet de ferme chez l'oncle d'Albertina. On l'avait, pendant trois semaines, obligé à creuser dans la glaise humide une fosse pour enterrer la charogne d'une jument. C'était pendant ce temps qu'Albertina d'Arunsberg, princesse compatissante, venait le rejoindre et se donnait à lui, avec une infinie bouté.

Maintenant, l'Europe a retrouvé la paix et Sébastien son pays. Il est professeur d'histoire dans une école située à la limite du quartier triste et aristocratique de l'Ecole militaire et de celui, populaire et misérable, qui s'étend au-delà du métro aérien. Il a épousé une blonde petite fille modèle, Sophie, « née Rostopchine ou peu s'en faut ». Le père de Sophie, Sacha de Novilis, est un astronome illustre, d'origine slave, qui passe sa vie à courir le monde, d'un observatoire à l'autre. Le jeune ménage habite son appartement — la crise du logement — plein d'un luxe désuet. Au milieu des tapis, des meubles signés, des bustes de Houdon et des tableaux de maîtres, Sébastien et Sophie mènent une vie pauvre et presque misérable. Mariés trop jeunes, à cause de la guerre, ils ne sont pas très heureux. Parfois, Sébastien pense à la princesse d'Allemagne. Mais ce n'est qu'un reste de romantisme. La vie ne demande pas tant d'ardeur. Elle n'exige que de la résignation. C'est ainsi que, commentant son mariage avec Sophie, Sébastien écrit, avec une tranquillité atroce :

« Dormir avec quelqu'un, ça n'était pas difficile. Je n'avais jamais fait que ça toute ma vie. J'avais connu les berceaux d'enfant qu'on arrime au flanc des grands lits pus, très tôt, les dortoirs des pensions, les chambrees des camps. C'était ma règle. J'y avais contracté l'amitié et le respect du prochain... »

La monotonie des années est assez que l'éternel retour du cours d'histoire que professe Sébastien.

Chaque fois qu'en classe Vercingétorix se rend à César, on doit passer chez le bougnat pour faire rentrer du charbon. On baptise Clovis quand il faut aller fleurir les tombes à la Toussaint, Charles Martel repousse les Maures à Poitiers comme on sort les manteaux d'hiver. Quand on sonne à la porte, Sébastien croit entendre la sinistre supplique de Philippe VI : « Ouvrez, ouvrez au malheureux roi de France. » Ce n'est que le terme de janvier. La défaite de Crécy n'attendrit pas le gérant. Et ainsi de suite.

Tous les ans, Sébastien célèbre son anniversaire de mariage le jour où, dans sa classe, il signe le traité de Westphalie.

Alors une fois, au moment de signer pour nouveau le traité de Westpnalie et de fêter sa cinquième année de mariage, il se dit que toute contre l'histoire ; contre celle des temps présents qui a forgé arbitrairement son destin et qui a provoqué reste de romantisme. La vie ne demande pas tant d'ardeur. Elle n'exige que de la résignation.

Il supprime de son cours le traité de Westphalie et invente tout autre chose. Désormais, sa leçon deviendra une improvisation brillante, une marche vers l'inconnu.

Le soir même, il va manger des huîtres avec Sophie, pour l'anniversaire de leur mariage, et il la met dans la confidence. Mais la jeune femme ne semble pas se rendre compte des conséquences incalculables que le geste de Sébastien peut présenter. Et, soudain, le garçon s'approche du couple en rapportant la carte des vins, et jette à voix basse :

— Il n'y a plus d'Alsace !

— Tu vois, dit alors Sébastien ; ça commence.

Albertina retrouvée

Le jour même, en effet, Sacha de Novilis envoie à ses enfants un de ses amis, prince allemand pique-assiette, qu'il s'agit de piloter dans Paris. Ce prince étranger n'est autre que le prince d'Arunsberg, celui dont Sébastien avait été le valet, fiancé d'Albertina. La jeune Allemande ne tarde pas à le rejoindre. Sébastien redevient son amant. Mais peut-on choisir quand on est désespérément lucide ?

Sébastien est incapable de quitter Sophie pour Albertina, et de renoncer à Albertina pour Sophie. « Ici aussi, il était vain de chercher à s'expliquer. Albertina ne pourrait pas comprendre que le dernier refuge de ma liberté était entre les deux roues de la meule, dans cette marge où, pris entre deux devoirs conjugaux de sens contraires, je m'en délaisse en trahissant l'un pour l'autre, l'autre pour l'un. »

Un jour Albertina croira avoir un enfant, et le rêve éveille de Sébastien deviendra un cauchemar. Puis on découvrira que ce n'était qu'une fausse alerte, comme on dit. Albertina repartira pour l'Allemagne. Sébastien semble enfin résigné à ne plus jouer avec les fantômes des bonheurs qu'il aurait pu connaître s'il n'était pas devenu, une fois pour toutes, l'époux de Sophie, le professeur d'histoire du cours François Mocquerr, habitant d'une vieille maison triste d'une avenue qui ressemble à une allée de cimetière. Accepter sa vie, c'est renoncer à se demander si on est heureux. Il ne faut pas regretter l'avenir.

Ce conte, Blondin laisse au lecteur le soin d'en trouver la philosophie. On ne le prend presque jamais en train de faire le pion, d'expliquer ses intentions et ses personnages. Il se contente de raconter cette histoire avec infiniment de légèreté, dans une langue naturellement élégante. Il a glissé aux bons endroits, quelques « morceaux d'anthologie ». Tous les gens qui ont lu « Les Enfants du Bon Dieu » vous citent la scène pleine d'humour et de quiproquos où Sébastien et Sophie sont obligés d'emmener avec eux le prince d'Arunsberg à l'enterrement d'une vieille bonne.

Les critiques, à propos de ce livre, ont comparé Antoine Blondin à Giraudoux, avec une nuance de reproche. Dire de quelqu'un qu'il écrit comme Giraudoux, c'est lui faire savoir, poliment, qu'on lui reconnaît une certaine virtuosité dans les exercices de style, la pâtisserie meringuée, mais qu'on trouve cette nourriture anémique et qu'on lui préférera toujours un bon hifteck saignant. Pourtant la ressemblance entre « Les Enfants du Bon Dieu » et quelque « Eglantine » paraît toute superficielle. L'univers de Giraudoux et ses personnages sont cinglinés, imputrescibles, sans défaut « On dirait des archétypes aristotéliciens », remarquait jadis Jean-Paul Sartre. Les choses et les êtres d'Antoine Blondin sont vulnérables, usés, fatigués. Le temps les marque et ils ont cette humilité de ceux qui savent qu'ils doivent mourir.

Mais, par-dessus tout, ce qui fait l'originalité de Blondin, et marquera sans doute toute l'œuvre que ce jeune romancier est appelé à écrire, c'est un gentillesse mélancolique. Jamais il ne hausse le ton. Il se moque doucement de tout et de lui-même à l'aide de calembours discrets qui montrent bien la double face des choses, leur malignité. Ce livre, malgré sa pudeur, déborde de tendresse.

Les derniers de notre siècle, influencés par les temps troubles que nous vivons, ont une conscience aiguë de l'aleatoire, de la mort, de l'impossibilité du bonheur. Chacun réagit selon son tempérament. Ainsi récemment, Albert Camus définissait dans un grand livre une des attitudes possibles en réponse à cette inquiétude : c'était « L'Homme révolté ». Avec Antoine Blondin, c'est une autre réponse, qu'on pourrait appeler « L'Homme résigné ». Son roman souriant est une tentative désespérée pour s'accommoder de la vie.

Roger GRENIER.

(1) La Table Ronde, éditeur

JOYEUX (7e) ANNIVERSAIRE A « ELLE »

RAYMOND PELLEGRIN, la révélation du film « Nous sommes tous des assassins », a promis de ne plus jamais dire du mal des femmes. Il a, en effet, été sacré, la semaine dernière meilleur acteur français de l'année par les dix membres du jury du Prix Féminin du Cinéma. C'est Mme Georges Bidault qui lui a remis sa médaille, aux applaudissements d'Hélène Gordon-Lazareff, directrice de notre confrère « Elle » (qui patronnait la cérémonie), de Christine Claudel, Juliette Achard, Suzanne Blum, Marie-Louise Bousquet Nora Auric Germaine Tailleifer, Colette Massignac ainsi que de notre toujours charmante France Roche Raymond Pellegrin a tout juste eu le temps de trinquer avec chacune de ses « électrices », avant de se sauver au théâtre des Ambassadeurs où il tient un des rôles principaux de la pièce d'Henri Bernstein.

Quelques instants plus tôt, une autre médaille était allée à Simone Signoret, sacrée, de son côté, meilleure actrice française de l'année 1952. René Clément avait été proclamé le meilleur metteur en scène français pour « Jeux interdits », tandis que « L'Homme au complet blanc » recevait le prix du meilleur film étranger. La vedette de ce dernier film, Alec Guinness gagnait encore le prix du meilleur acteur étranger et Anna-Maria Pierangeli celui de la meilleure actrice.

Cette distribution de prix se doublait d'une joyeuse cérémonie d'anniversaire puisque, ce soir-là, notre confrère « Elle » fêtait aussi sa septième année d'existence, au milieu de tous ses amis du théâtre, du cinéma et des lettres, d'Yves Montand à Blaise Cendrars, de Sonnie Desmarets à Armand Salacrou et de Juliette Greco à Jean Duché.

Président du Conseil d'administration directeur des publications : Robert BALMON
Directeur général : Pierre LAZAREFF

S.N.E.P. IMPRIMERIE REAUMUR-CLICHY 100 rue Réaumur, Paris-2e

OJD DIFFUSION PUBLICITÉ

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

J. B